



MICHEL  
JEAN

TSUNAMIS

Libre  Expression

## Du même auteur

« Où es-tu ? », dans *Amun* (dir.), collectif, Éditions Stanké, 2016

« Noir », dans *Comme chiens et chats*, collectif, Éditions Stanké, 2016

*La Belle Mélancolie*, Libre Expression, 2015

« London Calling », dans *Pourquoi cours-tu comme ça ?*, collectif, Éditions Stanké, 2014

*Le vent en parle encore*, Éditions Libre Expression, 2013

*Elle et nous*, Éditions Libre Expression, 2012

*Une vie à aimer*, Éditions Libre Expression, 2010

*Un monde mort comme la lune*, Éditions Libre Expression, 2009

*Envoyé spécial*, Éditions Stanké, 2008

MICHEL JEAN

T S U N A M I S

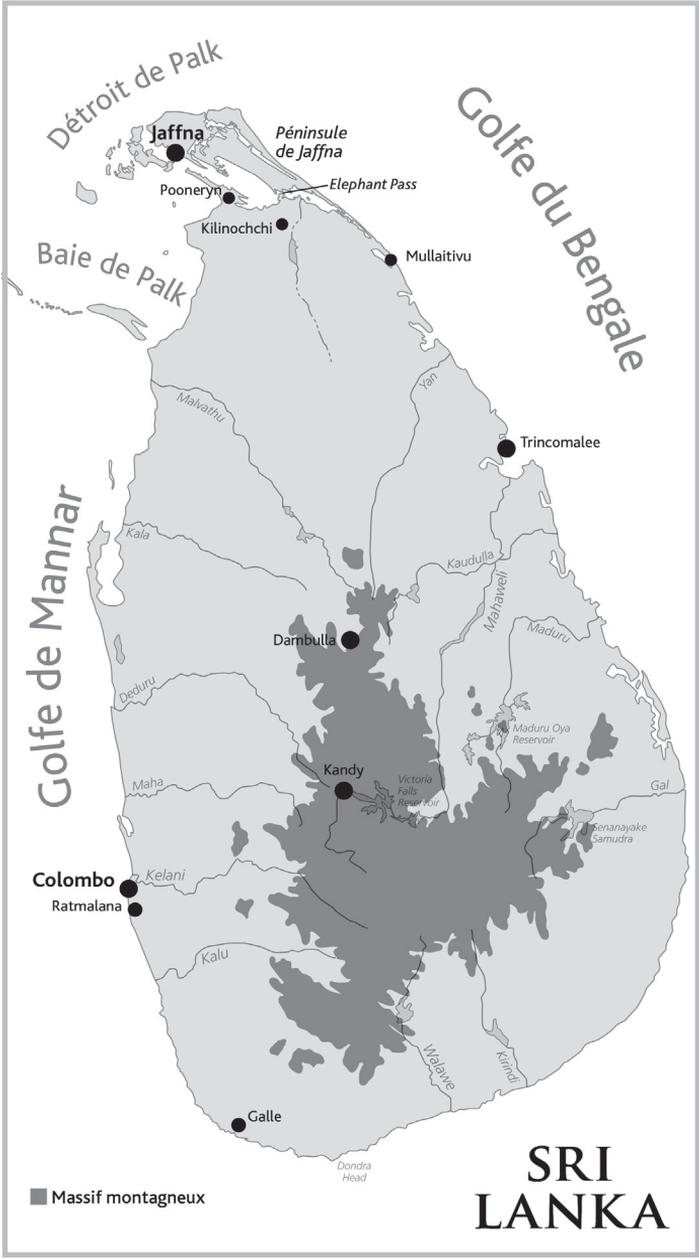
ROMAN

Libre  Expression  
Une société de Québecor Média

*À mon ami Luc Tremblay, réalisateur,  
qui en 2005 – alors que nous  
couvrons le tsunami et la catastrophe  
qu’il avait provoquée au Sri Lanka –,  
m’a proposé d’aller à Kilinochchi.*

« Il n'existe pas de cultures supérieures  
ni inférieures, il n'y a que des cultures  
différentes qui, chacune à sa manière,  
satisfont les nécessités et les attentes  
de ceux qui les partagent. »

BRONISLAW MALINOWSKI



## AVANT-PROPOS

*Tsunami* est un joli mot japonais signifiant « vague portuaire ». Il désigne aussi l'une des pires catastrophes naturelles. Quand ils frappent, les tsunamis laissent dans leur sillage destruction et mort.

Le 26 décembre 2004, un séisme souterrain au large de l'Indonésie provoque un tsunami d'une puissance qu'on n'avait pas vue depuis deux mille ans. Les vagues de trois à quinze mètres se répandent jusqu'aux côtes de l'Afrique. Le cataclysme touche une quinzaine de pays. Il fait environ deux cent cinquante mille morts et disparus.

L'un des États les plus durement affectés est le Sri Lanka, l'ancien royaume de Ceylan. Cette petite île située au sud de l'Inde ne fait que 440 kilomètres de long, 220 kilomètres dans sa partie la plus large. Six millions d'individus y vivent.

Quand le tsunami engloutit ses côtes ensablées, trente-cinq mille humains périssent, cinq cent mille personnes perdent tout et devront être déplacées.

La catastrophe frappe alors qu'une sanglante guerre civile déchire le pays depuis vingt ans. Elle oppose les rebelles, issus de la minorité tamoule, au gouvernement central, contrôlé par l'ethnie majoritaire, les Cinghalais.

Le conflit prend son origine dans l'histoire coloniale de l'État. Le Sri Lanka a vécu sous la domination des Européens pendant cinq cents ans. D'abord celle des Portugais, puis des Hollandais et enfin des Anglais. Ces derniers, qui maîtrisaient l'art de diviser pour régner, favorisèrent l'accession de Tamouls aux plus hauts postes de l'administration gouvernementale et militaire.

Quand le pays obtient son indépendance en février 1948, les relations entre les deux communautés dégénèrent. Les Cinghalais, qui forment 69 % de la population contre 25 % pour les Tamouls, font adopter plusieurs lois discriminatoires à l'endroit de la minorité. Ils font du cinghalais la seule langue officielle du nouvel État. Et en 1961, Colombo rend l'apprentissage du cinghalais à l'école obligatoire pour les élèves tamouls, ce qu'ils perçoivent comme une humiliation et une menace à la survie de leur culture.

Les inégalités économiques croissantes vont alimenter les tensions ethniques. De plus en plus de Tamouls commencent à rêver d'un pays à eux, l'Eelam tamoul.

C'est dans ce climat d'extrême tension que naissent les Tigres de libération de l'Eelam tamoul (LTTE), dirigés par Velupillai Prabhakaran.

Grâce à leur ingéniosité et à leur sens de la tactique militaire, les Tigres vont réussir à s'emparer du contrôle d'une bonne portion du nord du Sri Lanka. Quand le tsunami frappe le 26 décembre 2004, ils gouvernent *de facto* 10 % de l'État.

*Colombo, Sri Lanka, le 26 décembre 2014*

J'ai le souvenir d'une ville confuse. De longues avenues baignées de lumière crue. Un lacs de ruelles encombrées s'effaçant sous des auvents de tôle dépareillés au milieu d'une forêt d'affiches et de néons tape-à-l'œil. J'ai le souvenir d'une cité infernale paralysée par les embouteillages, où le grondement des camions se mêle au piaillage nerveux des mobylettes qui zigzaguent dans le trafic. Le flot constant des moteurs crache des nuages de dioxyde de carbone dans le ciel de Colombo.

Il y a entre cette ville et moi un malentendu que le temps et l'amertume des mauvais souvenirs ont nourri.

Dix ans plus tôt, j'y ai débarqué trois jours après Noël, en pleine catastrophe naturelle, poussé par le désir d'oublier mon passé, habité par un mélange d'effervescence et de crainte. L'excitation du reporter venu couvrir une grosse histoire. L'appréhension de celui qui sait qu'il va se retrouver face à la désolation, la destruction et la mort.

Ce soir, un ciel d'encre pèse sur Colombo. Je ne reconnais aucun des édifices autour de moi. Cette ville a peut-être envie elle aussi de s'oublier.

Une chose n'a pas changé, cependant. L'odeur, mélange d'iode et de terre. L'océan tout près est là. Silencieux et immuable, il fait sentir sa présence à la fois réconfortante et oppressante. Une île n'est jamais qu'un peu de terre que les flots peuvent avaler à tout moment.

Quand je suis arrivé ici la première fois, j'espérais que le cauchemar du Sri Lanka noierait ma rage comme le tsunami avait submergé ce pays. Dix ans plus tard, Colombo a changé. Mais la haine reste partout palpable. Elle s'est infiltrée dans l'air, s'est imprégnée jusque dans le béton des murs et l'asphalte des rues sales.

Comme la colère s'est mêlée à ma chair jusqu'à faire partie de moi. Avec le temps, la douleur est devenue diffuse. J'ai appris à la supporter. Mais dans mon ventre, le serpent vit toujours.

*Sorel, le 26 décembre 2004*

J'avais passé deux jours dans la maison de mes parents pour les aider à préparer le réveillon. À la demande de ma mère, j'étais resté le jour de Noël pendant que mes deux frères allaient fêter dans leurs belles-familles. Nous avons soupé puis nous étions couchés tôt. Tant la présence de mes neveux la veille que leur absence ce soir-là me rappelaient le silence de ma vie.

Le lendemain, je m'étais levé le premier, j'avais fait une pleine carafe de café fort dont l'arôme se répandait dans la maison. Dehors, de gros flocons descendaient avec lenteur du ciel.

Toute cette blancheur aurait dû m'apaiser.

J'observais la rue déserte où, enfant, j'avais si souvent joué. En fermant les paupières, j'arrivais à entendre les cris, le bruit des bâtons de hockey qui s'entrechoquent dans l'air froid. Où étaient maintenant Christian et son cousin, qui vivaient dans la résidence voisine, habitée désormais par une famille de témoins de Jéhovah? Qu'étaient devenus les frères Péloquin? Il y avait l'aîné, Robin, que nous appelions Sunkist, comme

la marque d'oranges, en raison du roux vif de sa chevelure, et Jocelyn, son cadet d'un an, qui aurait pu faire carrière dans les ligues professionnelles s'il en avait eu l'ambition.

Tous ont quitté Sorel Sud, comme on disait à l'époque. Je ne sais pas comment on appelle le quartier aujourd'hui. Partis, comme Sylvio Nepton, le vieil Innu bourru qui, après quarante ans passés sur des chantiers de construction aux quatre coins de l'Amérique, a pris sa retraite et a vendu sa propriété située derrière celle de mes parents pour retourner vivre à Mashteuiatsh.

Tous ceux que j'ai connus ici dans mon enfance sont allés vivre ou mourir ailleurs. Les maisons, la rue, les arbres, tout est là comme avant. Les gens changent. Les lieux restent.

Quand j'avais ouvert la télévision, CNN rapportait qu'un cataclysme venait de frapper l'Asie. Un tsunami d'une puissance sans précédent. À 7h58, heure locale, en Indonésie, le Bureau de géophysique de Jakarta avait détecté un séisme estimé à une magnitude de 6,4 sur le nord de l'île de Sumatra. L'épicentre se trouvait à 250 kilomètres au sud-ouest, au beau milieu de l'océan Indien.

Huit minutes plus tard, le Centre d'alerte sur les tsunamis du Pacifique à Hawaï détectait les premiers signaux du désastre à venir. À 8h38, heure locale, une vague de 25 à 30 mètres submergeait les côtes de la province indonésienne d'Aceh.

Au même moment, une déferlante frappait les îles Nicobar. Le tsunami ravageait l'archipel de la mer d'Andaman et le golfe du Bengale, les côtes du sud de la Malaisie et de Sumatra. Bientôt, ce serait au tour de la Thaïlande, de la Birmanie et du Sri Lanka.

Les images à la télévision glaçaient le sang. Le bilan des morts grimpaît d'heure en heure.

Même en pleine période des fêtes, j'avais eu ce réflexe de journaliste d'appeler à la salle de rédaction. La station fonctionnait à effectifs réduits, sous la garde du chef des nouvelles de service, Alain Simard, un grand type à la barbe grise et aux cheveux en bataille. Il avait longtemps travaillé comme reporter radio au parlement provincial avant de se joindre à l'équipe de direction de notre station. Ce n'était pas le premier patron à venir de la radio ou de la presse écrite, et j'avais toujours trouvé suspecte cette manie de recruter des cadres qui n'avaient jamais fait de télévision pour nous diriger, nous, dont c'était le travail quotidien.

« Alain, tu as vu ce qui se passe en Asie ? »

Simard s'était esclaffé.

« C'est loin en crise, l'Asie. »

Ce qu'il voulait dire, c'était qu'y aller coûterait trop cher.

« Peut-être, mais c'est gros. Qu'est-ce qu'on fait ? »

— On ne bouge pas. On est au beau milieu des vacances des fêtes. Pour l'instant, ça ne vaut pas la peine », avait-il répliqué avant de raccrocher.

L'été précédent, Simard, un fan de baseball, m'avait envoyé en Californie couvrir un match des Blue Jays de Toronto contre les Angels de Los Angeles. Maintenant qu'une catastrophe terrible venait de tuer des centaines de milliers de personnes, ce même type trouvait que ça, ça coûtait trop cher ? J'avais éteint le téléviseur, lancé la manette sur le divan.

Dehors, la neige continuait de tomber.

C'était le premier Noël sans Marie et Sydney, et même si tout le monde avait essayé de faire comme si de rien n'était, l'ambiance était pesante. Entouré de ma famille, je ne m'étais jamais senti aussi seul de ma vie. J'avais par moments du mal à respirer, des palpitations m'assaillaient, je me sentais étourdi. J'avais l'impression que mon cœur allait s'arrêter de battre, qu'il s'enrayerait comme une machine détraquée et que je m'écroulerais au milieu du salon. Au moins, mourir m'aurait débarrassé de cette boule d'angoisse qui s'était logée juste derrière le sternum, le serpent enroulé qui me rongait le cœur.

Au déjeuner, nous avons continué de parler de tout et de rien. Surtout de ne pas évoquer Marie et Sydney. Ma mère cachait mal son chagrin. Mon père ne disait pas grand-chose. Moi ? Je peinai à respirer, alors parler...

Après le repas, je suis parti pour Montréal par l'autoroute 30, qui dessine une ligne au milieu des arbres entre la rivière Richelieu et le fleuve Saint-Laurent. Je roulais trop vite, et ma vieille

Volvo patinait sur la chaussée enneigée, mais je gardais la pédale enfoncée. Tout pour oublier ce sentiment de vide absolu qui m’envahissait quand je rentrais chez moi. Tout pour chasser ces images qui cognaient dans ma tête. Marie et Sydney qui m’attendaient, leurs sourires, leurs parfums.

Sauf que rien de cela n’existait plus. Lorsque j’ouvrais la porte, tout avait sa place, rien ne dépassait, pas de jouet qui traînait, l’ordre et un silence de mort régnaient dans l’appartement. Mes amis m’avaient souvent recommandé de le vendre et de déménager. Je devrais changer d’air. Ça me ferait du bien. Ils avaient sans doute raison. Mais même vide, cet endroit était tout ce qui me restait. Elles y avaient vécu comme moi. Avec moi.

À la hauteur de Varennes, j’ai quitté l’autoroute et, par les rangs à travers les champs, j’ai rejoint la 132 pour longer le fleuve. Tous les habitants de Sorel connaissent ce raccourci.

La neige avait cessé de tomber. Peu à peu, l’ombre de la ville émergeait. Arrivé au sommet de la vieille structure d’acier du pont Jacques-Cartier, qui enjambe le Saint-Laurent, on domine la cité. Montréal occupe tout l’horizon. Un million de cœurs battaient à mes pieds et pourtant je n’en entendais aucun.

J’ai traversé la ville en direction du nord par De Lorimier jusqu’à la Métropolitaine. Ensuite, j’ai emprunté les petites rues qui mènent jusque chez moi.

À la télévision, les infos ne traitaient que du désastre en Asie. La Thaïlande, l'Indonésie et le Sri Lanka semblaient être les pays les plus durement frappés. J'ai zappé d'une chaîne à l'autre. De nombreux reporters étrangers déjà sur place décrivaient la catastrophe. Le monde prenait conscience de l'ampleur du drame.

Mon téléphone portable a sonné dans mon manteau posé sur une chaise de la cuisine. J'ai couru, fouillé un moment dans la poche avant de trouver l'appareil.

« Où étais-tu ? J'allais raccrocher et appeler quelqu'un d'autre. »

La voix de baryton de Simard était reconnaissable entre mille. Ça l'amusait de jouer aux durs.

« Je viens d'arriver chez moi. Il y a du nouveau ?  
— Prépare tes affaires, tu pars ce soir. »

J'ai ressenti une sorte de soulagement. Partir. J'en avais vraiment besoin.

« Où va-t-on ? Indonésie ?

— Andrée hésite entre la Thaïlande et le Sri Lanka. »

Si je détestais Alain Simard, j'éprouvais beaucoup de respect pour Andrée Corneau, la chef des nouvelles. C'était une femme d'une grande érudition et un bourreau de travail. Ses manières rudes effrayaient certains de mes collègues. Pour ma part, j'appréciais son jugement journalistique sûr, une qualité plus rare qu'on l'imagine.

Elle passait, comme chaque année, ses vacances de Noël en compagnie de son mari et de leur fille

dans sa maison de Tourouvre, une petite ville française perdue dans le Perche. La famille de sa mère avait quitté la région pour émigrer en Nouvelle-France à l'époque de la colonisation. Elle s'était toujours senti des racines dans ce vieux pays. Andrée Corneau y avait acheté une résidence anonyme et y passait le plus de temps possible.

Mais même à un océan de distance, elle gardait un œil sur l'actualité et sur sa salle de rédaction. Je crois qu'elle ne faisait guère confiance à Simard.

« Écoute, Alain, pour l'instant il semble y avoir plus de victimes en Indonésie.

— Oui, mais il faut se rappeler qu'il y a beaucoup de citoyens d'origine tamoule au Canada. Surtout à Toronto, je te le concède, mais ça reste un élément à prendre en considération. Ça donne un angle local à la nouvelle. N'oublions pas non plus que, le Sri Lanka ou l'Indonésie, c'est du pareil au même pour nos téléspectateurs. Ceux-ci ne savent à peu près rien de l'un ou de l'autre. Ils connaissent la Thaïlande, par contre. Alors, pour l'instant, Andrée hésite entre ces trois destinations. »

Je n'avais visité aucun de ces pays. D'un point de vue journalistique, l'Indonésie s'imposait. Mais les principes sont une chose, la réalité économique et politique des médias en est une autre. Ces derniers doivent tenir compte de leur public et de ses sensibilités. Andrée Corneau le savait mieux que quiconque.

Tout ce que je connaissais du Sri Lanka, c'était qu'une longue guerre civile déchirait ce petit État situé dans l'océan Indien, au sud de l'Inde. Les Tigres tamouls y menaient une guérilla féroce et contrôlaient une partie du territoire national. Le tsunami avait frappé de plein fouet et ravagé toute la côte ouest de l'île, de même qu'une partie de la côte est.

De la Thaïlande, un autre pays dominé par l'armée, je savais bien peu de choses également, hormis qu'elle était une destination prisée des touristes. La population y était plus dense, et le nombre de victimes, potentiellement plus important qu'au Sri Lanka.

L'Indonésie, avec plus de dix-sept mille îles, est le plus grand archipel de la planète et le quatrième pays le plus peuplé. C'est aussi celui qui compte le plus de musulmans dans le monde. Le tsunami avait frappé sans se préoccuper des hommes, et tous les pays méritaient l'attention des journalistes.

« Prépare tes affaires, je te rappelle dans une heure », a dit Simard avant de raccrocher.

J'allais partir. Ma première mission à l'étranger depuis Haïti.

J'y étais allé il y avait un peu plus d'un an, déterminé à mettre en lumière les liens entre les trafiquants de drogue colombiens, le gouvernement haïtien et les gangs de rue de Montréal. J'avais réussi, et mon reportage avait fait grand bruit. Mais il avait dérangé des forces obscures qui ne

m'avaient pas pardonné d'avoir révélé au grand jour leurs activités. Quelque temps seulement après la diffusion de mon enquête, des hommes arrivant de Cité Soleil ont débarqué à Montréal. Des tueurs professionnels.

Ce soir-là, nous avons soupé tard. Marie avait cuisiné un osso buco au citron, mon plat favori. Nous avons bu du vin de Sardaigne en écoutant John Coltrane.

Dans la nuit, Sydney était venue nous rejoindre, comme elle le faisait chaque fois qu'un cauchemar la réveillait. Elle s'était glissée entre nous en se contorsionnant avec la souplesse dont seul est capable un enfant. Sa respiration s'était apaisée, jusqu'à ressembler au ronronnement d'un petit chat. Soudés les uns aux autres, nous ne faisons qu'un dans ce grand lit chaud et moelleux.

Un bruit sourd m'avait tiré du sommeil. Un homme se tenait au-dessus de moi, me fixant de ses deux billes marbrées de sang. Avant que j'aie eu le temps de réagir, il y avait eu un mouvement dans l'obscurité et tout était redevenu aussi noir que ce visage dans la nuit.

Quand j'avais repris connaissance, j'avais eu l'impression d'émerger du fond de la mer. Il me fallait aspirer de toutes mes forces pour que l'air entre dans mes poumons. Ma tête tournait.

J'avais d'abord remarqué Sydney, recroquevillée dans une étrange posture. Une tache sombre obscurcissait son abdomen. Puis j'avais vu Marie juste à côté, la bouche ouverte comme

si elle cherchait de l'air elle aussi, ses iris bleus devenus gris. L'odeur métallique du sang remplissait la maison, et une nausée soudaine m'avait envahi.

Les mois avaient passé, mais la nausée ne m'avait jamais tout à fait quitté.

J'ai posé le téléphone. J'avais besoin d'air, besoin de partir, de sortir de chez moi.

« Dix ans plus tard, Colombo a changé. Mais la haine reste partout palpable. Elle s'est infiltrée dans l'air, s'est imprégnée jusque dans le béton des murs et l'asphalte des rues sales. »

En décembre 2004, un tsunami frappe le Sri Lanka, un pays déjà déchiré par une guerre civile qui dure depuis vingt ans. Le journaliste Jean-Nicholas Legendre est dépêché sur les lieux alors qu'il a du mal à se sortir de son propre tsunami intérieur. Chargé de couvrir les conséquences de la catastrophe, il se rend dans le Nord, contrôlé par les Tigres tamouls, qui s'opposent au gouvernement central majoritairement composé de Cinghalais. Les circonstances tragiques auxquelles Jean-Nicholas sera confronté l'amèneront à accepter le drame qui a bouleversé son existence et à se réconcilier avec la vie.



Innu, Michel Jean est écrivain, chef d'antenne et journaliste d'enquête.



ISBN 978-2-7648-1200-6

